

Yves Prigent

L'expérience dépressive



DESCLÉE DE BROUWER POCHE

L'expérience dépressive

DU MÊME AUTEUR

Paroles de la nuit lente, Desclée de Brouwer.

L'Existence Amoureuse, Desclée de Brouwer.

Une vérité singulière, Albin Michel.

Sept lettres contre la mort, Albin Michel.

Exploration par l'Écriture – Entretiens avec Charles Juliet, Éd. Calligramme.

La Souffrance Suicidaire. Essai sur le mal insupportable, Desclée de Brouwer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dire, elle me fait plaisir. Elle accepte de me revoir ; au fil des rencontres, cette merveille de santé me dit que depuis plusieurs mois elle est toujours fatiguée, qu'elle n'a pas ses règles, qu'elle est constipée, oppressée, comme si tout l'intérieur de son corps, de son être se refermait ; elle n'a pas d'amoureux, se contentant périodiquement de vérifier l'efficacité de son charme sur quelques garçons curieusement semblables entre eux : raffinés, sensibles, beaux et angoissés. Dès que l'attachement de ce garçon lui est assuré, elle s'en détourne reprise par le tourbillon de la terminale C, du cheval, de la danse, du bénévolat, des sports d'hiver, des amis, toutes preuves qu'elle existe puisque les autres la rencontrent partout. En vérifiant sa puissance elle croit vérifier son existence.

Aussi, quand elle rencontre une puissance adverse, celle de son père, la collision est insoutenable ; la mise en question de cette toute-puissance qui lui valait estime et respect, elle ne peut l'accepter ; elle éclate comme une baudruche gonflée qui rencontre une épingle.

Heureusement, car voilà cette boursoufflure de son existence qui apparaît pour ce qu'elle est, une fuite, un refuge contre la peur d'être soi-même, c'est-à-dire, en l'espèce, une jeune fille vive, chaude, fragile et exposée, à peine sortie de l'enfance. Petite fille, puisses-tu apprendre dans nos rencontres que ce qu'il y a de bon en toi, c'est toi comme dit Béart, que « tout le reste ne vaut rien du tout », que « ce qu'il y a autour n'est que matière à discours », la terminale C, le cheval, la danse, l'aide aux défavorisés, les sports d'hiver et d'été, le travail pour l'argent, l'argent pour les voyages et les voyages pour quoi au fait ?

Et voilà qu'au fil des semaines et des mois, tu deviens plus

silencieuse, plus calme, on te voit moins mais on te regarde davantage, on t'entend moins mais on aime t'écouter même quand tu ne dis rien. Tu ne te précipites pas, tu sais attendre, tu ne saisis pas, tu prends ; bientôt tu te laisseras prendre et éprendre. Tu as bien fait de te donner, un peu, la mort ; tu allais passer ta vie à courir, à remplir, à amasser. Une pimbêche affairée et galopeuse est morte ; une fille vive et attentive est née, attentive et confiante dans ce qui s'émeut doucement, calmement, profondément en elle. Quand vous la verrez, elle vous touchera comme une maison pleine d'enfants, comme un jardin plein d'oiseaux. Puis-je ajouter sans dépoétiser, qu'elle a maintenant ses règles, qu'elle n'est plus constipée et qu'elle respire profondément ? Je ne sais pas de quoi sa vie sera faite, elle non plus, mais elle l'attend de bon appétit.

L'ALCOOLIQUE QUI S'EST TROMPÉ D'IVRESSE

Je voudrais bien vous parler de l'alcoolique, d'un alcoolique, d'un homme qui boit trop de boissons alcoolisées. Je voudrais bien vous en parler parce que c'est un mal-aimé ; on l'aime parfois malgré son ivrognerie, mais moi je l'aime à cause de son ivrognerie.

Je dis que l'ivrogne a raison de ne pas accepter la vie en noir et blanc, de chercher à la barioler de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et d'autres encore qu'il invente quand il est fin saoul. Baudelaire disait qu'il faut « être ivre de vin, d'amour, de poésie ou de vertu à votre guise ». L'amour est difficile, la poésie ne se trouve pas comme ça, la vertu donne une ivresse un peu aigre que je ne vous recommande pas. Reste le vin pour les moyens

modestes.

On peut bien sûr dire que l'ivresse n'est pas indispensable ; je ne suis pas de cet avis ; je plains ceux qui ne tiennent pas l'ivresse pour leur état optimum « optimisé », leur état naturel. C'est qu'ils n'ont jamais été ivres joyeusement, pleinement, souverainement, qu'ils n'ont pas connu ces grandes noces du dedans et du dehors, du moi et du monde, de l'esprit et de la chair, des uns et des autres, qu'ils n'ont jamais goûté à ces instants où rien ne pèse, où tout danse, où rien ne grimace, où tout sourit, où rien ne coûte, où tout est donné gracieusement, où « trois paysans passeront et vous paieront », comme dit la chanson de Prévert.

Les ivrognes savent cela, que cette vie chantante, dansante et colorée existe et ils la revendiquent avec leurs pauvres moyens, les verres de vin, les bocks de bière, les lampées de whisky.

Ceci bien posé qu'ils ont bien raison de revendiquer cette vie non plate, à trois ou quatre dimensions, je me permettrais de leur faire gentiment remarquer qu'ils ont tort d'utiliser l'alcool pour arriver à leurs fins parce que cela finit par abrutir et qu'il vaut mieux essayer de trouver ces grandes noces jubilatoires par d'autres moyens. On peut par exemple se tirer des feux d'artifice intérieurs, faire jouer les grandes orgues du désir et du plaisir, les fanfares claironnantes de tout le corps, ouvrir largement les portes et les grilles de la grande ménagerie intérieure et peut-être, plus subtil mais tellement plus jubilatoire, dire oui quand c'est oui et non quand c'est non, vraiment, profondément. Essayez, c'est un exercice qui vaut une orgie romaine. Se payer le luxe énorme d'être nu et juste ! Pas aimable pour une fois, aimant ; carrément, sans fioritures.

Mais je m'exalte, je me ridiculise ; ne me comprendront que les amoureux, les poètes, quelques musiciens, les demi-fous et bien sûr les enfants. Baudelaire écrivait « tous les enfants sont

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aussi de certains avatars, et que cette acceptation confiante demande un mouvement d'ouverture de tout l'être que j'appelle la foi.

J'utilise ce mot dans le sens particulier de confiance vitale, me réservant de dire à la fin de cet ouvrage comment cette « foi » peut être un point d'appel, une matrice existentielle pour ce que les esprits religieux nomment la Foi.

Le moment est sans doute venu d'expliquer, de préciser ce parcours, ces avatars, pourquoi si souvent on s'y refuse, comment nous nous y prenons pour refuser.

CHAPITRE III

**LA LIBRE CIRCULATION DU DÉsir,
L'ACCEPTATION CONFIANTE
D'UN CERTAIN PARCOURS,
C'EST CE QUE J'ENTENDS PAR « FOI »**

Débutant ce chapitre, j'hésite sur le ton à prendre ; ce que j'ai à dire est précis, fruit de la lecture, de la réflexion et de l'observation attentive des autres et de moi-même. Utilisant le mode d'expression, de communication et de réflexion actuelle qu'on nomme l'approche systémique, j'ai précisé cela sur des schémas d'une espèce particulière qu'on appelle des « modèles ». Mais j'hésite à vous les soumettre et à vous dire voyez comme c'est simple : il y a ci, il y a ça et puis ci et ça et voilà le tour est joué, nous y voyons clair dans le tragique, dans le plaisir, dans la peine et pourquoi pas dans la vie et dans la mort.

J'hésite et pourtant j'y tiens ; c'est la carte routière de ma foi ; elle ne dispense pas de faire le voyage, elle parle surtout à ceux qui l'ont fait en totalité ou en partie, elle ne prémunit pas vraiment contre les erreurs, les fausses routes ou les impasses, elle permet seulement d'aider un peu à voir où l'on en est et en cela encourage à partir, à continuer, à espérer ; elle encourage peut-être au fond la foi, un peu.

I - L'APPROCHE SYSTÉMIQUE : UNE SYNTHÈSE PROVISOIRE ET PERSONNELLE

Indiquons en quelques mots ce qu'est une approche systémique ou modulaire. Un système est un ensemble d'éléments en interaction dynamique. L'approche systémique est un mode de pensée et d'expression qui voit le réel comme un système. Pour rendre compte d'un système on construit un modèle, c'est-à-dire un schéma où les divers éléments sont en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

LA MALADIE ET LA TOXICOMANIE OÙ QUAND LE DÉSIR FORCE LES BARRAGES

J'ai indiqué dans ce creux où jouent les symboles, la maladie et la toxicomanie ; on verra en effet, comment, quand le jeu symbolique ne permet pas la mise en circulation du désir, qu'il existe des enclavements, des blocages soit du désir, soit de sa face verbale la parole, le sujet peut recourir à la maladie pour se dire dans l'existence. On connaît bien à présent comment les maladies psychosomatiques et les autres symbolisent ce qui chez un patient n'arrive pas à se dire d'une autre manière ; la crise d'asthme peut vouloir dire tu m'empêches de respirer, l'ulcère d'estomac je suis rongé de remords et de rancune, etc.

Ou encore, celui qui ne peut ainsi laisser circuler sa parole, son désir par les moyens symboliques a recours à certains produits qui ont pour effet de réveiller, d'exalter le matériel symbolique, la capacité à symboliser ; ce sont les toxiques de toutes sortes et en particulier les produits classés sous l'appellation de « perturbateurs » qui font littéralement éclater, jaillir à la conscience le stock des symboles plus ou moins endormis au fond du psychisme. C'est pourquoi il m'a paru légitime d'indiquer sur ce modèle la toxicomanie dans cette instance médiatrice. Le drame de la toxicomanie tient à ce que ce jeu de symboles dans le creux, dans la béance du désir ne dure pas en raison de la pharmacologie particulière de ces produits. Ceux-ci tendent en effet à faire se refermer, se suturer cette béance, ce creux, avec transformation du désir en besoin.

LA DEMANDE, DÉMARCHE EXPOSÉE

On trouvera dans cette zone de la symbolisation le beau nom de demande. La demande est cet engagement de la parole vers l'existence et les autres, où de souveraineté à souveraineté nous disons notre désir ; il s'agit là d'un acte de foi car la parole, donc le désir, s'enhardissant à travers la béance, s'expose, n'atteint l'existence extérieure, les autres, qu'après une traversée aléatoire où se joue la liberté de celui qui parle et de celui qui entend, où se jouent aussi les incertitudes du sens, les inadéquations plus ou moins tragiques entre ce que je veux dire et ce que je dis. Demander, c'est s'avancer nu et chaud, sans la protection froide et compacte de la loi, de la science, de la puissance, des biens ; la demande n'a pas le détachement souverain de la parole profonde lancée gratuitement comme on chante, comme on crie ; elle n'a pas l'application banale mais sûre du discours adapté à la recherche de la satisfaction des besoins.

La demande est tendue entre les deux, fragile, vacillante, lancée à grand-peine et à grand péril comme un pont entre ma profondeur mystérieuse et chaude et les rigueurs de l'existence, entre mon désir souverain fragile et le désir des autres tout aussi souverain mais parfois blindé, caparaçonné sous l'épaisse couche de leurs besoins : le mur d'argent, les objections de la loi, les vérités scientifiques, la hiérarchie du pouvoir.

J'aime la demande qui ressemble à ces petits enfants faibles et audacieux, fragiles mais hardis qui s'avancent sans autre protection que leur innocence, sans autre argument que leur sincérité, sans autre moyen de pression que leur grâce souveraine et qui, bien plantés devant vous, demandent comme on lance une flèche, vous touchant, comme on chante, vous émouvant, comme on prie, réveillant en vous le meilleur.

La demande est l'art des enfants, mais c'est aussi l'ascèse, le moyen d'approfondissement, de perfectionnement de ceux qui

ont choisi de se consacrer à l'essentiel, au radical d'eux-mêmes. Dans toutes les civilisations, à toutes les époques, dans tous les pays, ceux qui veulent trouver la vérité de leur désir, sa libre circulation que je nomme la foi, ont découvert qu'il y avait dans l'art de la demande une école incomparable d'approfondissement, de vérification, d'intériorité. Les ordres mendiants, du Moyen Âge, les soufis de l'islam, les bonzes de l'Orient se sont faits pauvres pour que la demande leur devienne aussi, nécessaire que la respiration ; la demande est la respiration de l'âme, la gymnastique aride mais fécondante, en tout cas un signe profond de santé.

On est souvent malade pour ne pas demander, on guérit en apprenant à demander, la première demande étant celle de la guérison ; en cela disais-je celui qui vient consulter est déjà guéri puisqu'il sait demander un soulagement.

On verra aussi au cœur de cette béance du désir, cette demande particulière qui pour certains est la demande essentielle, le fondement radical de leur être : la prière. Comme aux autres fonctions symboliques on lui reconnaît une face froide : posture, texte, lieu religieux et une face chaude : le chant profond de l'existant à sa source, du créé au créateur, d'un je très intime à un tu infini.

LE VA-ET-VIENT DES SYMBOLES

En terminant ces remarques sur ces fonctions symboliques, il me semble que j'ai insisté sur ce qui en elles est peut-être le plus remarquable, le plus heureux, le plus dynamique en apparence, leur capacité à mettre en circulation le désir dans le sens de l'actualisation à la potentialisation, c'est-à-dire de l'être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

aventure sans autre garantie que la promesse du plaisir, comment nous cherchons à éviter ce mouvement du désir souverain, ardent mais précaire, circulant dans son domaine l'être et l'existence de l'homme. Les moyens, les astuces, les timidités ingénieuses que nous inventons pour ne pas vivre avec notre désir, c'est-à-dire en fait pour ne pas vivre vraiment, sont les névroses.

IV - LA NÉVROSE REFUSE AU DÉSIR SA LIBRE CIRCULATION

La foi est l'acceptation d'un certain parcours, celui de la libre circulation du désir. La névrose est le refus de ce parcours par blocage du flux désirant de plusieurs façons et à plusieurs niveaux. Ces différentes façons, ces différents niveaux se trouvent inscrits dans la partie inférieure du modèle n° 2.

1 - EN L'ENCLAVANT ET EN LIVRANT L'ÊTRE AU MONDE

Au quadrant inférieur droit, nous voyons comment le désir peut être refoulé dans la zone symbolique, ne venant pas animer l'existence, tournant sur lui-même à l'intérieur de l'être sans déboucher sur la vie extérieure. Ainsi, au lieu d'être le moteur d'une histoire, il n'est que l'animateur de rêves sans prise sur le réel. Comme il faut bien que l'existence extérieure soit animée, ces sujets névrotiques devront la mettre en rapport fusionnel avec d'autres personnes (dépendance affective, conformisme) ou

avec des valeurs (idéalisme). Ces êtres ont une vie intérieure riche, remuant mille rêves, véritable réserve sous pression de symboles inemployés tournoyant sur eux-mêmes en s'affolant. C'est bien de la folle du logis qu'il s'agit, s'affairant et n'aboutissant à rien, à l'intérieur de son enclavement, alors que sa vie extérieure, celle que l'on connaît, celle qu'elle-même se reconnaît, est livrée, sans défense, aux influences extérieures, à une véritable colonisation par l'autre, les désirs des autres.

Qu'il s'agisse de la dépendance affective où on attend que le désir d'un autre anime et donne sens à sa vie, qu'il s'agisse du conformisme où on compte sur la *vox populi* pour informer, orienter, je n'ose pas dire animer son existence, qu'il s'agisse de l'idéalisme où pour ne pas avoir à inventer chaque jour la navigation aléatoire du désir, on se guide sur des préceptes, des croyances, voire des dogmes élaborés et diffusés par quelqu'un ou quelques-uns dont c'est la fonction ou le métier, dans tous ces cas on dénie à son désir, à son intériorité chaude et chantante, à sa profondeur enfantine d'être le moteur et la boussole de son histoire. On ne tue pas positivement l'enfant en soi, on ne tarit pas la source, on ne casse pas ses symboles, mais on enferme tout cela comme on enferme un enfant dans un cabinet noir pour rester entre grandes personnes raisonnables pour parler des choses sérieuses.

Comme si pour un être vivant, les « choses » pouvaient être vraiment sérieuses. Ce qui est sérieux, c'est le vivant, le jaillissement chaud et gratuit qui s'émeut en nous.

Mais cet enfant enfermé dans le cabinet noir, ces rêves enclavés tournoyant follement sur eux-mêmes, finiront par perdre cœur faute de sortir dans l'existence. Épuisé, l'enfant cessera de chanter puis de parler, les rêves fatigués de tourner sur eux-mêmes s'éteindront eux aussi ; la maison sera vide, il n'y aura plus que des murs solides parfois impressionnants de

robustesse ou même touchants de beauté, mais de vie à l'intérieur, point. L'animation profonde sera morte ou peut-être seulement endormie.

Comment expliquer cette fermeture précautionneuse, cette timidité du désir à se dire, de la parole à s'exposer. Bien sûr, il y a cette béance impressionnante, ce retournement pénible, la loi du moindre effort... C'est vite dit : désirer n'est pas un effort. Alors comment le désir énergumène devient-il ce fuyard peureux ?

Le psychologue existentiel américain Rollo May a bien analysé ce retrait. Il se rattacherait à un vieux débat souvent présenté comme le type de discussion sans intérêt et qui pourrait bien au contraire être capital, central : la discussion sur le sexe des anges. Cette « querelle byzantine » pourrait peut-être nous éclairer.

Remontons d'abord à Socrate et à son démon ; il avait en lui une puissance vivante, une présence mal contrôlée profonde et essentielle qui lui inspirait ses paroles et ses actes fussent-ils dangereux, et ils l'ont été, pour sa sécurité et sa vie. Ce démon, il l'a nommé ; c'était bel et bien Éros, Dieu de l'amour ou du désir comme on voudra (je préfère désir parce que l'amour, l'amour... c'est bien vague quand ce n'est pas précis. Le désir, Éros, c'est précis, ça dit beaucoup, à beaucoup heureusement).

Donc le démon de Socrate était Éros l'énergumène. Éros, on le sait, s'il est mignon et joufflu a aussi un arc et des flèches dont il se sert avec une habileté redoutable. Ainsi le démon de Socrate, en qui il reconnaissait Éros était rien moins qu'angélique ; au vrai, comme l'homme de Pascal, cet Éros, ce démon, n'est ni ange ni bête, il se souvient à la fois de sa mère, la douce Aphrodite, mais aussi de son père, Arès le violent. Ainsi, cette animation profonde qui faisait parler et agir Socrate avait à la fois la chaleur de ce qui vient du fond de l'être mais

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

manifeste dans le plaisir. Il en va de même du lien de l'union de notre père et de notre mère.

Ainsi, symboliser, passer du dedans au dehors, du chaud au froid et inversement, c'est passer de la mère au père et du père à la mère. On voit donc apparaître dans cette approche analogique, dont je reconnais bien sûr les limites, le rôle structurant pour la personnalité, en particulier pour l'acquisition de la capacité à symboliser, de l'appréhension par l'enfant de ses parents comme êtres en relation. Schématiquement, trop schématiquement, passer avec aisance, souplesse et plaisir du dedans au dehors, du dehors au dedans, du désir au besoin, et du besoin au désir, par le jeu symbolique, serait la conséquence d'une relation à des parents qui eux-mêmes auraient entre eux cette même aisance, cette même souplesse, ce même plaisir dans leur relation l'un avec l'autre.

Je me suis attaché à transposer en termes corporels les structures, les topiques explicitées dans le modèle. Là encore avec toutes les prudences qui s'imposent et avec toutes les réserves qu'on voudra, j'avance comme hypothèse analogique, me référant assez largement aux données de la bioénergie, que le centre du modèle représente en même temps que l'intérieur du corps, la partie basse, inférieure, les assises de ce corps : les membres inférieurs, le bassin et surtout le ventre, tout ce qui est en contact et en proximité, en connivence avec le sol, la mère nature, tout ce qui en nous sent, ressent, vit le désir à l'état brut. Par contre, la périphérie du modèle représenterait la partie haute, culturelle, un peu abstraite du corps, la tête qui pense, la tête chercheuse, les mains qui agissent, qui « rament » parfois.

Ainsi se combinent et peut-être se compliquent un peu trop la topique propre au modèle et les topiques du corps : intériorité-extériorité et haut-bas et enfin les distinctions père-mère. On pourrait ainsi synthétiser ces topiques de la façon

suivante : la zone du désir correspondrait à l'intérieur du corps, au bas du corps, à la zone d'influence de la mère ; la zone des besoins correspondrait à l'extérieur du corps, au haut du corps, tête et mains, à la zone d'influence du père.

Revenons à ce que nous disions de la foi, libre circulation du désir dans tout l'être, acceptation du parcours dans son entier, y compris béance et renoncement. Cette foi est, disions-nous, la condition de la santé évitant la stase du désir et ses conséquences néfastes. À la lumière de ces corrélations topiques, je dirai donc que celui qui se porte bien, je pourrais dire qui se laisse bien porter par la vie, accepte de passer avec souplesse, aisance et plaisir de l'intérieur de son corps à l'extérieur et inversement, du bas de son corps à la partie haute et inversement, de l'image de sa mère à l'image de son père et inversement. Trémolières avait semble-t-il intuitionné cela en disant « nous voyageons toute notre vie de notre père à notre mère et de notre mère à notre père ». Ainsi se trouve réalisée l'unité de notre corps, de notre être, de notre histoire dans sa totalité et son harmonie.

Tout ceci paraît bien idyllique et allant de soi mais, on l'a vu, c'est au contraire toute une affaire ; d'accepter que notre précieux dedans s'acoquine avec notre dehors, que notre bas canaille pactise avec notre haut sublime et que notre mère toute pure et tendre couche avec notre père rigoureux et un peu élémentaire. Cela demande la négociation incessante des symboles pour que malgré notre béance intérieure, notre unité se fasse dans la confiance, ce n'est pas assez dire, dans la foi.

Ce passé outre à la béance, au creux intérieur requiert une confiance d'enfant ; mais c'est un passé outre, ce n'est pas une suture ; ce qui veut dire que nous ne sommes pas pour cela compact, tout rond et rose comme un petit enfant. Notre blessure intérieure est bien là, bien ouverte ; elle se cicatrise par instants

mais ne se referme pas. Nous sommes pardonnés, nous nous pardonnons, mais Dieu merci, nous ne sommes pas innocents ; notre innocence nous coûterait trop cher, il n'y aurait plus la tension du désir, la décharge du plaisir, le travail de la peine, les chances du pardon. Il faut que nous soyons comme des enfants, nouvelle naissance, pas que nous soyons des enfants. Les enfants sont nos modèles, nous ne sommes pas leur réplique identique. Simplement pour « marcher de son père vers sa mère » ou du canaille au sublime ou du chaud au froid, il faut la démarche libre et confiante que nous avons quand nous étions enfant.

VI - CETTE « FOI » N'EST PAS UN LIEU, C'EST L'ACCEPTATION DE NE PAS EN AVOIR

Et pourtant, la foi, ce n'est pas un lieu privilégié de l'être qu'il faudrait occuper soigneusement, où l'on se tiendrait comme un souverain débile ou podagre qui ne quitte pas la salle du trône. Bien sûr le désir est fondamental, central, il s'y exprime la fine pointe de l'humanité, les innombrables bourgeons printaniers de la ramure humaine. Mais vivre avec la foi, c'est circuler partout, c'est prendre toutes les positions, occuper tous les lieux les chauds et les froids, passer sans arrêt à travers notre faille intérieure et dans les deux sens ; vivre avec la foi, c'est sortir son désir dans l'existence pour la subvertir, l'échauffer, l'animer, s'affronter et s'enchanter au désir des autres, mais c'est aussi lâcher ce qu'on a saisi pour rentrer en

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

certaines réalités de surface, si cette folie nous était nécessaire au point que de la récuser serait une folie plus grande encore, si la réalité de la rencontre, c'était simplement deux êtres qui se sentent réels, face à face, échangeant des demandes impossibles, donnant ce qu'ils n'ont pas, mélangeant leurs rêves ?

Qu'importe si, comme dit Lacan, toute psychothérapie n'est tout au plus qu'un bricolage réussi ; l'essentiel n'est-il pas qu'il soit réussi ? Or, pour qu'il le soit, il ne faut pas se refuser à cet étrange jeu où ce que chacun apporte à l'autre de plus précieux est son manque et ce qui habite ce manque, ses doudous, ses dadas, ses symboles, ses rêves. Il ne faut pas avoir peur de vivre dans le réel, cette réalité étrange où nous nous réjouissons, nous nous altérons de nos névroses respectives, de nos demandes croisées, de nos phantasmes et de notre vie symbolique, mis en commun.

Mais pour que cette fête s'allume, que la foire commence, il faut que tout le monde désarme de sa puissance et de son savoir, de ses fonctions et de son statut. Celui qui aide doit cesser d'être celui qui a le pouvoir-savoir et s'en protège, comme on fait d'un bouclier appelé pour la circonstance, écran. Il doit être aussi nu que celui qui demande de l'aide, sans doute davantage ; bien plus, et nous voilà dans le plein du paradoxe, du déraisonnable, peut-être de l'illusion, il doit être lui-même demandeur. On peut ainsi entendre la formule « on donne ce que l'on n'a pas » ; cette proposition analytique peut être entendue en mystique ou en poétique. Rappelons-nous le poème de Tagore que je vais citer en entier et textuellement, tant il est dense :

« J'étais allé, mendiant de porte en porte, sur le chemin du village lorsque ton chariot d'or apparut au loin pareil à un rêve splendide et j'admirais quel était le Roi de tous les rois !

Mes espoirs s'exaltèrent et je pensais : c'en est fini des

mauvais jours, et déjà je me tenais prêt dans l'attente d'aumônes spontanées et de richesses éparpillées partout dans la poussière.

Le chariot s'arrêta là où je me tenais. Ton regard tomba sur moi et tu descendis avec un sourire. Je sentis que la chance de ma vie était enfin venue. Soudain, alors, tu tendis ta main droite et dis : "Qu'as-tu à me donner ?"

Ah ! Quel jeu royal était-ce là de tendre la main au mendiant pour mendier ! J'étais confus et demeurai perplexe ; enfin, de ma besace, je tirai lentement un tout petit grain de blé et te le donnai.

Mais combien fut grande ma surprise lorsque, à la fin du jour, vidant à terre mon sac, je trouvai un tout petit grain d'or parmi le tas de pauvres grains. Je pleurai amèrement alors et pensai : "Que n'ai-je eu le cœur de te donner mon tout !" »

Quand je soigne, j'aime être ce prince mendiant, quand on m'aide, j'aime que celui qui m'aide soit lui aussi en quelque manière un mendiant. J'aime que l'on tienne compte de cette réalité paradoxale et profonde, qu'on ne donne pas vraiment si on ne demande rien.

Je suis très conscient de ne pas avoir parlé vraiment de psychanalyse mais d'avoir formulé une sorte de contre-chant ; j'ai préféré parler positivement de la relation d'aide, de la relation thérapeutique, de la psychothérapie non spécifiquement psychanalytique plutôt que montrer et démontrer après bien d'autres, le caractère partiel, partial et finalement peut-être superficiel de l'abord strictement freudien des situations humaines.

Je vais tout de même dire plus directement, au risque de devoir parler négativement, en quoi la psychanalyse para ou méta-science humaine me paraît comme les autres sciences pouvoir être considérée comme un bras mort de la foi ; en quoi

elle peut ne pas aller dans le sens de cette libre circulation du désir et de la parole, à travers le tragique de la béance ; en quoi elle me paraît par la désillusion qu'elle conditionne pouvoir occulter la parole vive et enclaver le désir souverain.

La psychanalyse institutionnalisée peut être un bras mort de la foi quand elle se détourne de la réalité du patient, du thérapeute, de leur rencontre, de leur co-présence, au profit d'une recherche intemporelle et impersonnelle donc irréaliste de l'archéologie du sujet par lui-même, comme si implicitement on admettait que le présent – et ses possibles – n'est rien et que l'histoire est soumise à la préhistoire et à la protohistoire. Ainsi se trouve implicitement niée la dynamique maturante du moment, de la co-présence, de la rencontre vive et nue, de l'invention simultanée, combinée et réciproque d'une autre manière d'être.

La réalité vivante du présent actif et conscient de l'individu face à sa peine et à son plaisir, à sa vie et à sa mort, au monde et à lui-même, est négligée au profit d'une fuite dans la préhistoire, dans l'archéologie, dans les catacombes de l'être. La vivacité palpitante du présent avec ses devenirs inattendus, ses possibles irruptifs se trouve laminée, dévitalisée, abrasée par l'approche psychanalytique classique. La plainte, la souffrance, l'espérance présente sont soumises à un processus réducteur implacable.

Et pourtant, lorsque le temps, la nécessité, le goût est venu de la rigueur, de la distinction précise, des choix tranchants, des révisions déchirantes, lorsqu'il devient indispensable de désigner les confusions et d'éclairer les jeux d'ombres, c'est vers la psychanalyse freudienne la plus orthodoxe que nous devons nous tourner. Ce qu'elle nous dit, ce qu'elle fait vivre à l'utilité rigoureuse d'une carte d'état-major pour démêler les chemins, de panneaux indicateurs pour désigner les impasses, d'éclairages *a giorno* pour débusquer les pénombres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

puisqu'on avoue son mal mais aussi son amour. Celui qui avoue s'expose dans sa totalité, face à un autre dont il attend une réaction tout aussi globale, tout aussi nue. En cela, une réponse purement technique d'une médecine technicienne à une plainte qui est toujours plus ou moins un aveu, est un refus de considérer celui qui s'expose avec confiance, dans sa totalité. Celui qui avoue ainsi, même s'il ne perçoit pas ce qu'il avoue, même si parfois il ne sait pas qu'il s'agit d'un aveu, sent implicitement le sens globalisant de sa démarche. Il n'est pour s'en convaincre que d'observer l'effondrement profond, le sentiment de néantisation qui frappent souvent ceux que les médecins ont ainsi entendu du dehors avec cette précision scientifique irréprochable qui voudrait croire que les êtres sont aussi simples que les choses et les choses aussi simples que les schémas rationnels.

Les histoires de ces êtres en peine se ressemblent étrangement : ils souffrent de la tête ou du dos par exemple, ils ont choisi de consulter d'emblée un éminent spécialiste, hautement qualifié, souvent un maître de la faculté disposant d'un service hospitalier équipé d'un appareillage technique de pointe et d'un personnel formé à détecter dans le corps humain l'infiniment petit, l'infiniment partiel, l'infiniment subtil. Devant ce mal de tête, ce mal de dos, le maître et son équipe déclenchent la procédure inquisitoriale destinée à trouver ce qu'a ce patient et non bien sûr ce qu'il est.

« Je dois bien avoir quelque chose », dit le patient ; on le prend au mot et on cherche la chose qu'il a en oubliant l'être qu'il est. On l'interroge sur ses symptômes de telle façon qu'un minimum de subjectivité s'y glisse, on s'irrite si dans ses réponses une certaine imprécision, un certain jeu dans le langage laissent apparaître autre chose, un autre être que le fait brut, que l'éprouvé élémentaire, seul analysable par la raison raisonnable

et le savoir savant. Si les réponses du patient se colorent de symbolique, d'imaginaire, de qualitatif, d'imagé, c'est la subjectivité qui fait irruption dans cette mécanique à détailler les symptômes et à les articuler en maladies. On aura alors vite fait de lui signifier qu'il ne joue pas la règle du jeu, qu'il ne respecte pas son rôle. Une douleur ne doit pas être trop vivement ressentie, trop profondément éprouvée, trop richement exprimée, faute de devenir suspecte donc, dans cette perspective technique, insignifiante.

Ainsi se produit dans les services hautement compétents des grands hôpitaux, une abrasion, un aplatissement, une stérilisation, une dévitalisation du langage de la souffrance humaine qui finissent par se calquer sur le langage de la technique médicale. La médecine opère ainsi la démarche de toute-puissance impérialiste ; elle impose son langage à ceux qu'elle devrait entendre, leur volant ainsi, avec leur parole, leur chance de symboliser, de découvrir en eux le sens de ce qu'ils éprouvent. De cette façon il ne leur est plus possible de « prendre leur mal en peine ».

La négation de l'être existant son mal ne s'arrête pas dans la confiscation de la parole vive et cette imposition du discours médical ; la démarche se poursuit dans l'atomisation, la réification, la désymbolisation du corps souffrant ; on examine « les appareils », comme on le dit si bien, les uns après les autres, par la clinique, la radiologie, l'électricité, l'électronique, les isotopes, les explorations fonctionnelles, la biochimie, la microbiologie. On souffre du dos, on va voir quelle chose s'y trouve. Voir, voir, visualiser, utiliser ce regard, le sens qui tient le plus à distance, celui qui objective, mais oui, qui objective le sujet. On veut voir, savoir plutôt que prendre, comprendre, afin de ne pas en pâtir, compatir.

On peut s'étonner de cette rage, de cette frénésie

d'objectiver, de donner à voir, de mettre à jour, de visualiser des images, des figures endoscopiques, radiologiques, microscopiques, cartographiques, électrographiques ; la médecine ne se veut pas une histoire naturelle; elle se veut plutôt une géographie analytique du corps souffrant, pleine de planches, de photos, de dessins en noir et en couleurs, de courbes variées. C'est qu'ainsi le patient se trouve tenu à distance par cette approche à la fois discursive, analytique et voyeuriste. Ainsi, la plainte déchirante et déchirée de celui qui souffre ne risque pas de déchirer le cœur de ceux qui soignent, puisqu'elle se trouve vite ramenée à un objet de connaissance pour l'organe de la perception lointaine : l'œil.

Transformer un mal de dos en images visuelles ne se fait pas comme cela, il y faut beaucoup de moyens techniques, c'est-à-dire d'ingéniosité, d'habileté et d'argent, cela tout le monde le sait. Mais cette visualisation du mal se paie aussi d'un autre prix dont on parle moins parce qu'il est payé par le malade lui-même et lui seul : il s'agit de la souffrance, voire des dangers que comportent toutes ces explorations radiologiques avec produits de contraste (artériographie, myélographie gazeuse par exemple) ou endoscopiques (bronchoscopie par exemple) ou électrographiques (électrocardiogramme par cathétérisme cardiaque par exemple). Cette souffrance, à mon sens, est double : une immédiate, directement liée à l'acte médical, provoquée par l'irruption sanglante ou non de « l'instrument à voir » dans le corps, l'autre symbolique mais profonde, liée à la première, déclenchée souvent par elle mais se prolongeant dans l'épaisseur de l'être, jusqu'à en ébranler les assises. Il s'agit assez exactement d'une souffrance de néantisation, de destruction de l'intériorité, de négation de l'intimité existentielle.

En effet, nous l'avons dit, les maux, les troubles exprimés

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

d'expérience presque journalière, comme une manière privilégiée de la vie de se développer, de s'affirmer autrement, autre, de se renouveler. Je revins alors à l'Évangile et je m'aperçus que ces récits de la résurrection, loin d'être des passages gênants et terriblement surnaturels pour ne pas dire horriblement magiques, étaient ce qui me rendait compte de ces résurgences de la vie en plénitude, après le passage par un manque, un vide, une béance, une absence, un tombeau.

Ainsi pour moi, comme pour beaucoup je pense, c'est ma vie dans ses heurs et ses malheurs qui a éclairé, réchauffé, ravivé l'évangile de la résurrection. La lumière de Pâques, c'est dans le regard des petits ou grands ressuscités de mon entourage que je l'ai d'abord vue. Ce n'est qu'ensuite que je l'ai retrouvée dans le clair-obscur des pages d'Évangile où le Christ se révèle dans cette étrange présence de l'absence. Cette personne neuve et jaillissante, venue du plus profond d'une absence, c'est bien l'image de notre désir émergent, énergumène et étonnant, du fond de la béance, de la faille ontologique. La peine est passée, nous creusant par le milieu ; la mort, notre limite, a été acceptée, intériorisée, nous sommes rentrés en nous-mêmes, descendus aux enfers et voilà que nous sommes devenus êtres de désir mobile et souverain, modeste et efficace, toujours ailleurs, toujours mystérieux comme le Christ ressuscité.

Par contre, si fuyant cette blessure, ce renoncement, cette béance, cette mort, ce passage par le tombeau, nous restons dans notre superficialité là où tout est clair, mesurable, vérifiable, comptable, rationalisable, c'est véritablement une vie de mort que nous menons. Nous sommes là alors pour produire et consommer, faire ce qui est à faire, avoir ce qu'il faut avoir, savoir ce qu'on doit savoir. La vie des besoins répudie le jaillissement qui est alors désordre, le surgissement qui est alors dérangement, la nouveauté créée qui est alors anomalie, la

tension vivante qui est alors malaise inquiétant et sans signification. On voit qu'en ce cas la grande affaire est de réduire les tensions, de combler toute faim au plus vite, d'user des autres au mieux. La réduction, la consommation implacable, et pour tout dire la mort, sont à la besogne.

Je profite de ce lieu pour dire que la mort n'est pas le néant ; le néant, c'est une absence. Un point c'est tout. La mort est une absence par disparition d'une présence vivante, je ne saurais en dire plus. De même le vécu de la résurrection n'est pas un vécu d'innocence, mais bien de réparation, de pardon ; la souplesse vive et neuve du désir ressuscité est enfantine, mais d'une enfance étrange qui succède à la mort par une nouvelle naissance.

Ainsi, la religion institutionnalisée me paraît pouvoir constituer un bras mort de la foi, un marais stagnant où viendrait se perdre le flux vivant de la parole et du désir de Dieu. Elle le serait moins, un bras mort, si elle acceptait d'exécuter humblement sa besogne de mise en forme et de transmission du message évangélique et de coordination des pratiques qui s'en inspirent. Elle devrait reconnaître pour cela que la Parole est ailleurs, en chacun des hommes qui vivent réellement, c'est-à-dire qui essaient de naviguer au plus près, de jouer au plus juste, de leur plaisir et de leur peine, qui sont obligés de se servir de symboles de l'Évangile pour ne pas perdre cœur, pour continuer leur quête aventureuse. Ainsi l'Évangile ne s'enseigne pas, ne s'apprend pas, ne se transmet pas. On s'en saisit au sommet du plaisir ou au plus profond de la peine comme on saisit un arbre ou une main amie pour éviter le vertige ou pour se relever après une chute. On s'en saisit parce que le plaisir est trop violent ou la peine trop forte, parce que l'espérance est lancinante et le désespoir étourdissant ; on s'en saisit parce que la vie est trop enivrante et la mort trop dégrisante ; on s'en saisit quand la vie

est décidément plus forte que les principes, les discours, les méthodes, les règlements, l'organisation ; quand il faut bien devenir sérieux, radical, récapituler l'hétérogène, concilier l'inconciliable, l'ombre et le jour, la voix et le silence, le geste et l'immobilité, l'identique et le changeant, le soi et l'autre. Alors on se saisit de quelques histoires jusqu'alors étranges et étrangères qui parlent de fils prodigue, de brebis perdue, de prostituée au grand cœur, de perdu retrouvé, d'égaré sauvé, de mort ressuscité. On s'en saisit et on en fait son affaire de ces histoires, on les rejoue à sa façon à soi, nouvelle et évidente, étonnante et simple.

Mais personne ne se saisira de l'Évangile pour vous, personne ne le rejouera à votre place. Surtout pas ceux dont c'est le métier et la fonction d'en parler et qui, chose étrange, ont renoncé à jouer eux-mêmes leur vie, certains ecclésiastiques et ceux qui leur ressemblent qui paraissent avoir renoncé à la vie de plaisir et de peine avant d'y avoir goûté. Il n'y a pourtant pas de résurrection sans mort et pas de mort sans incarnation. Le refus de la vie n'est pas l'acceptation de la mort, c'est le contraire. Seuls les vivants peuvent rejouer la mort et la résurrection.

III - LES IDÉALISMES FONT L'ÉCONOMIE DU DÉsir ET DU MANQUE

La religion n'est pas seulement religieuse ; elle n'est qu'un cas particulier de ce qu'on pourrait nommer l'idéalisme sentimental. J'ai exprimé plus haut en termes modulaires cette attitude existentielle qui consiste à censurer énergiquement l'irruption du désir dans l'existence, le contraignant à tourner

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dans le vécu massif, global et affectif du corps que les diverses formes de scientisme, d'idéalisme ou d'affairisme sont condamnées à rester des bras morts de la foi.

Je reconnais d'ailleurs une des manifestations éclatantes de la sagesse du désir dans ce refus qu'il oppose à terme plus ou moins long à toute pratique existentielle qui laisserait le corps de peine ou de plaisir hors de son champ d'activité. Les manières dont il s'y prend pour revendiquer et faire aboutir cette exigence radicale, constituent, à mon sens, les différentes formes de souffrance, de mal ou de maladie de l'être, de dépression.

Le sentiment, la sensation que le désir est bien à l'œuvre, librement dans le corps et dans le monde constituent les différentes formes de plaisir et d'amour ; on doit entendre que la peine, la souffrance, la dépression comme le plaisir, la jubilation amoureuse ne sont pas des phénomènes plus ou moins contingents ou adventices, mais bien des rappels comminatoires, des injonctions ardentes à respecter le jeu vivant du désir animant un corps et un monde.

1 - LA BOUSSOLE DU VIVANT DONNE SON CAP AU PLAISIR

Ainsi, le plaisir me paraît être le donné fondamental, l'assise radicale sur lesquels toute existence réelle doit s'appuyer, faute de se réduire à un idéalisme, à une vie rêvée, pensée ou agie mais non vécue. L'expérience profonde, massive, globale, vibrante, enivrante du plaisir animant le corps fonde toute l'aventure historique d'un être, comme une clef devant une portée fonde toute la mélodie et toutes les harmonisations. Le

plaisir quelle que soit sa nature (sexuel, alimentaire et peut-être plus encore ce mystérieux plaisir du fonctionnement qui accompagne toute activité globalement et positivement accomplie), tout plaisir, même le plus archaïque ou régressif, constitue l'éprouvé de référence sur lequel prendra appui toute l'histoire d'un être ; elle se déroulera au gré des modulations de cette mélodie profonde. Parler de foi, d'existence, d'histoire hors de cette référence serait aussi absurde que de parler de musique et de chant à celui qui n'aurait jamais ouï une seule note musicale. Le plaisir est la perception de la vibration profonde du désir à l'œuvre dans le corps. Ce frémissement fondamental, ce vibrato de l'être ressemble à la vibration de la corde du violon animée par l'archet sans laquelle il serait vain d'appuyer les doigts sur le manche. La « boussole du vivant » dont parlait Trémolières ne se consulte pas du regard comme un compas de marine et encore moins s'agit-il d'un de ces appareils électroniques de navigation qui guident les avions modernes par ordinateur interposé. La boussole du vivant donne son cap « au plaisir ». À tout moments ses grandes ondes chaudes qui donnent à frémir à chaque fibre de notre corps nous avertissent par leur intensité, leur profondeur, leur qualité, leur rythme majestueux ou précipité, leur gravité, leur globalité, leur diffusion plus ou moins aisée dans tout l'être, où nous en sommes de notre navigation du désir à l'existence, de ses difficultés, de ses errements, de ses réussites, de ses aboutissements heureux. Comme dans le jeu de notre enfance, cette mélodie du plaisir nous dit « tu brûles », « tu gèles ». À nous d'avoir assez de familiarité amicale avec notre plaisir pour qu'il puisse toujours nous rappeler que nous sommes en vie et faire, en tout temps, valoir les droits et les devoirs de la matière vivante qui nous constitue. Il nous faut apprendre à écouter cette mélodie tantôt grave et majestueuse, tantôt légère, tantôt discrète

comme un soupir, tantôt éclatante de tous ses cuivres. Entendre au mieux la musique du plaisir et ce qu'elle a à nous dire requiert une attention fervente, un sens de la justesse, de la nuance, une sensibilité ombrageuse et exigeante, une pratique régulière et profonde, un goût étendu du plus grave au plus léger, toutes les qualités qui font les mélomanes.

Celui qui sera exercé à percevoir toutes les inflexions expressives de cette mélodie profonde saura « danser sa vie ». En tout cas il saura, il connaîtra, il expérimentera d'évidence immédiatement et sans intermédiaire qu'il est vivant et qu'il fait bon l'être.

Cette pratique attentive, régulière, approfondie, mélodique du plaisir sous toutes ses formes, dans toutes ses variations, avec toutes ses harmoniques, ne résume pas les assises sensibles de l'homme. Plus exactement, le simple plaisir, le bon plaisir, celui que l'on prend, que l'on se donne, que l'on obtient, que l'on conquiert, n'est pas le dernier mot de l'expérience fondamentale du plaisir d'être.

2 - L'AMOUR, PLAISIR-CADEAU

Il y a aussi le plaisir que l'on reçoit, gracieusement offert, le plaisir-cadeau qui ne se mérite pas, qui ne se gagne pas, qui est trop cher pour être payé, trop massif pour être construit, trop radical pour être recherché, trop vivant pour naître de notre propre vie, trop brûlant pour se passer d'un incendiaire, trop violent pour être le fruit de nous-même ; c'est, vous l'avez compris, le plaisir de l'amour. La condition des hommes nous offre ce paradoxe radical, cette sombre lumière, cette évidence étrange mais familière que le meilleur de notre plaisir nous est

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Je dirai comment une certaine psychothérapie vise à faciliter l'expérience de ces attitudes, de ces mouvements existentiels. Ces « procédures » d'autorisation, de désenclavement, de jeu, de centrage, sont des voies qui amènent les patients à renouer avec leur histoire, à se lancer avec foi sur « le fleuve Amour », comme dirait Delteil, à reprendre leur chanson interrompue, à redécouvrir le plaisir miraculeux et mystérieux d'exister.

Mais ces attitudes vivifiantes ne sont pas l'apanage des situations psychothérapeutiques ; ce qui me paraît caractériser en effet cette psychothérapie existentielle est qu'elle utilise pour guérir des procédures, des procédés, des mouvements de l'être qui n'ont rien de spécifique. Ce n'est pas seulement chez le thérapeute existentiel que l'autorisation éveille, que le désir se désenclave, que le jeu vivant jaillit, que l'intériorité affirme sa souveraineté. Ce qui paraît toujours miraculeux et étonnant, dans un cabinet, se produit sans arrêt et sans répit dans la vie de tous les jours et de tous les êtres, sans qu'on éprouve le besoin de noms savants et algébrosés : psychothérapie, processus, désenclavement, flux pulsionnel...

Ce type de traitement n'utilise que ce qui existe de façon latente et permanente dans les situations de tous les jours et de tout le monde. S'il y a un métier du psychothérapeute existentiel, c'est celui que donne une certaine habitude à utiliser au mieux les forces d'auto-développement et d'auto récupération des situations humaines, comme le bon marin sait utiliser le vent, le sourcier mettre à jour les sources, l'accoucheur favoriser sagement et humblement le travail fondamental de la femme et de l'enfant. Cette pratique, si elle a bien sûr son jargon et ses concepts un peu algébrosés, fait surtout appel à des attitudes simples, naturelles, on pourrait dire banales ; cette attitude pour soigner ne doit rien à une technique apprise dans les hautes écoles et les Églises puissantes ; soigner de cette manière, c'est

faire avec justesse et vivacité son métier d'homme et non appliquer savamment des règles fondamentales et décrypter des complexes ésotériques.

Les patients guérissent comme ils auraient pu le faire sans thérapeute si les conditions de leur vie avaient été autres, si certaines rencontres amicales, certaines expériences vivantes, certains gestes justes avaient été possibles. Ces psychothérapies existentielles par bien des aspects se rattachent à ces traditions immémoriales où un être a trouvé bon, pour un temps, de s'appuyer sur un autre être pour « reprendre cœur », qu'il s'agisse d'un sorcier, d'un druide, d'un mage, d'un prêtre, d'un moine, d'un maître et plus humblement d'un ami et encore plus simplement d'un animal, d'une fleur, d'une fontaine.

Ainsi, je parlerais de mon travail sans avoir conscience de parler technique, tant je ressens cette aide au rétablissement de la souveraineté du désir comme un geste naturel, quotidien, humblement banal qui ne tire son sérieux que des mots qui le commentent et des lieux où il s'exerce. Ceci n'est pas de la modestie. N'est-il pas plus orgueilleux de vouloir être un allié docile et imitatif des forces vivantes qu'un archéologue du langage ? N'est-il pas audacieux de vouloir soigner en voulant simplement être juste et réel, d'être celui qui joue et rejoue l'inattendu de la rencontre, ce « mimiatre » dont parle Jousse plutôt que celui dont le modèle a la blancheur, la minceur, la platitude, l'opacité d'un écran ? Pour ma part, mon ambition est la transparence, mon désir est d'être un signe de vie.

III - L'AUTORISATION OU TU ES TON DÉSIR

1 - DEMANDER AVEC CONFIANCE LE DÉSIR DE L'AUTRE, C'EST L'AIMER

Ceci paraît bien solennel, bien technique, bien prétentieux. C'est pourtant le quotidien le plus simple, le plus doux, le plus humblement vivifiant. Nous avons été autorisés, fondés dans notre désir, à chaque fois que quelqu'un nous a regardés avec une chaleur sans réserve, nous a touchés au plus profond sans s'attarder au détail, nous a considérés globalement sans chipoter sur les conditions, nous a reconnus sans attendre de tout connaître de nous, bref, chaque fois que nous avons été tant soit peu acceptés tel quel, sans modification préalable, sans amélioration obligatoire, tout simplement chaque fois que nous avons été aimés.

Je regrette un peu d'avoir lâché ce mot auquel la religion d'une part et la littérature à l'eau de rose d'autre part, ont donné à la fois enflure et insignifiance. L'amour, l'amour, ce mot est devenu sirupeux, gluant et fade comme de l'orgeat ou vague et abstrait comme un concept philosophique, alors que la réalité qu'il devrait désigner est la plus simple de toutes et en même temps la plus étonnante, la plus immédiatement sensible et évidente pour qui l'éprouve, et en même temps la plus étourdissante, la plus quotidienne aussi, oui la plus banalement quotidienne.

L'amour n'est pas l'affaire des amants sublimes ou des saints auréolés ; c'est de la pratique, de la pratique bien banale. Simone Weil disait que de considérer quelqu'un pour ce qu'il est, c'est l'aimer. Chaque fois que nous regardons quelqu'un entier, nous l'aimons, ou plus exactement il faut aimer quelqu'un pour l'accepter entier, c'est-à-dire avec ce qu'il est, ce qu'il n'est pas, ce qu'il a été, ce qu'il devient, ses possibles

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

La vie affective et émotionnelle ne se résume pas aux grands sentiments sublimes des amoureux éternels ou des amants tragiques ; l'émotion devant le mystère, le charme, la grâce des êtres que nous rencontrons représente une véritable respiration nécessaire et vivifiante pour l'être, un rappel chaud et humble de notre nature radicale d'être désirant.

Dans son film *Face à face*, Bergman raconte l'histoire d'une jeune femme psychiatre qui se déprime et tente de se suicider. En sortant de son coma, elle demande à un confrère ami comment elle devra faire pour ne plus revivre les mêmes souffrances ; celui-ci répond : « J'ai un truc pour ceux qui ne croient pas en Dieu, il faut se laisser toucher tous les jours par quelque chose ou par quelqu'un afin de devenir réel ». Ce truc est en fait une des règles fondamentales du jeu humain : qu'il faut accepter de se laisser nourrir le cœur, de se faire les uns aux autres des grands signes émotionnels de vie, de se laisser déranger, c'est-à-dire, animer, réanimer par un regard, une voix, un corps, un geste sans souci excessif des « à quoi ça mène » ou des « que va-t-on penser » ou des « je ne veux pas risquer de m'engager » ou des « de quoi vais-je avoir l'air ».

Nous sommes les uns pour les autres des signes de vie et notre vie se nourrit de tels signes. La fonction unique et principale des émotions tendres et des élans chauds n'est pas de servir de point de départ et de rampe de lancement à une histoire commune, mais bien plus simplement, plus humblement, plus profondément, plus gratuitement, plus gracieusement, d'être autant d'occasions de tendre la corde du désir, d'éprouver l'heureuse vibration sans laquelle aucun chant n'est possible, aucune navigation réalisable.

Si la vie émotionnelle et affective est souvent si pauvre, c'est que nous préférons platement refouler cette tension désirante quand une amorce de satisfaction n'est pas en vue, quand une

histoire en bonne et due forme ne doit pas venir continuer cet élan. On ne veut surtout pas tomber amoureux tant cet état de chute inspire de crainte apeurée ; alors pour ne pas tomber amoureux, on s'abstient de tout mouvement un peu chaud, de tout regard un peu insistant, de toute parole un peu chantante, de tout geste tant soit peu déplacé.

Bien sûr, tout le monde est d'accord sur l'amour, qu'il en faut, mais attention, celui du mariage ou celui des curés ou celui de la patrie ou au mieux de l'humanité, mais comme dit Delteil, qu'est-ce qu'une charité qui n'est pas charnelle, qu'est-ce qu'un amour qui ne se fait pas, qu'est-ce qu'aimer l'humanité sinon être capable d'émotion tendre pour quelques humains ?

Il en va de même, me semble-t-il, de ces sentiments vifs et profonds ressemblant étrangement à de l'amour amoureux qu'éprouvent les patients pour leur thérapeute, et en quelque manière les thérapeutes pour leurs patients. Le bon docteur Freud, si prudent et si inquiet pour la bonne réputation de la jeune psychanalyse, qui faisait ses premiers pas dans la société, a précipitamment affirmé que ce phénomène ardent n'était qu'un transfert des sentiments infantiles des patients sur la personne de l'analyste ; il ne restait donc de ce fait qu'à analyser le caractère archaïque de ce transfert pour le faire disparaître et avec lui, la névrose.

Les conditions de la cure-type sont tellement anormales, inhumaines et infantilissantes qu'il est possible en effet que ce qui se fait jour dans ces conditions soit largement teinté de phantasmes enfantins. Mais il me semble peu pertinent d'étendre cette notion freudienne du transfert-réviviscence de l'enfance, aux grands mouvements affectifs positifs ou négatifs qui se produisent en psychothérapie. Bien sûr, toute expérience affective est récapitulative en ce sens que nous aimons, nous haïssons, que nous jouissons et que nous peinons avec tout

notre être, y compris les couches profondes que notre protohistoire a informées. Mais l'expérience psychothérapique me paraît, comme à beaucoup de thérapeutes existentiels, en particulier dans les tendances psychothérapiques actuelles aux États-Unis, se dérouler dans une réalité très présente et très concrète.

L'émotion affective ne tire d'ailleurs sa puissance de désenclavement que de cette actualité et de cette réalité. Pour beaucoup, la psychothérapie est l'occasion trop longtemps et très dangereusement attendue de retrouver ou de trouver une spontanéité émotionnelle et affective. On y est aidé par le cadre chaud et sécurisant, l'attitude et la personnalité autorisante du thérapeute, mais aussi le caractère socialement faux de la relation, lui conférant personnellement une toute particulière vérité.

En termes plus simples et plus concrets, celui ou celle qui vit une psychothérapie y trouve souvent l'occasion de dire vrai, non comme on l'imagine souvent au niveau d'une information secrète ou intime de confessionnal mais au niveau d'une parole ardemment ou violemment vécue dans une émotion nue et radicale. Cette parole vive adressée sans ménagement ni précaution à un autre qui ose l'entendre et s'en réjouit, fraye un chemin pour le flux désirant, comme une patrouille légère lancée dans la jungle prépare le passage du gros de la troupe.

Bien sûr, cette vivacité affective de la relation psychothérapique peut être à l'origine de certaines difficultés, peines ou désillusions. Je pense cependant que ces peines, ces manques, ces renoncements vécus dans le chaud de la vérité et dans la réalité du désir, se négocient mieux que lorsqu'ils sont vécus dans une hypocrisie glaciale ou dans la fausse sécurité d'un faux scientisme.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cette vivante caisse de résonance, rejoue tout le chant de notre être et tous les chants du monde. Ainsi se trouve résolue, par la grâce de cette danse des symboles, la tragique discordance entre notre désir fou de la totalité et nos pratiques réelles, forcément et tristement limitées. Notre refus farouche d'accepter le partiel nous amène à recevoir le plus partiel encore, l'objet joueur sur fond de manque, le symbole, qui dans sa petitesse, chante et danse le Tout.

3 - IL PARLE AU CORPS

Cette représentation de la totalité n'explique pas à elle seule l'importance vitale du jeu symbolique pour vivre avec toi. Les symboles ont aussi pour fonction irremplaçable de représenter dans le corps les idées, les concepts, les situations, les choses, les êtres, le monde en un mot. Leur puissance vitalisante tient, me semble-t-il, à ce que la traduction symbolique, l'incorporation par les symboles transforme des idées, des choses, des êtres extérieurs, c'est-à-dire vus, pensés, perçus à distance, en des objets jouant dans notre corps et rejoués par lui. Ainsi, en souhaitant l'hospitalité par quelques paroles bien tournées, on satisfait à un usage respectable ; mais si comme en Grèce, on offre un verre d'eau fraîche ou comme dans d'autres pays, quelques grains de riz ou des dattes, c'est dans l'humilité de ce don très partiel, tout le corps qui reçoit ce signe de vie, s'en fait un jouet, le joue, le rejoue et s'en nourrit le cœur.

En m'exprimant par parabole, par image, je me fais un allié de votre corps ; est compris ce qui est incorporé ; les symboles sont les ambassadeurs du monde dans notre corps, les inducteurs magiques du jeu et du rejeu corporel. Par eux, le

monde lui parle directement.

4 - IL DIT LA MOUVANCE DU MONDE ET DE LA VIE

Le jeu des symboles a enfin cette fonction essentielle de nous apprendre que la vie est mouvante, mobile, multiple, alternante et balancée. Le monde de l'extériorité, des idées, du discours, de la production, des besoins, est un monde compact et linéaire. La science, les affaires, les programmes moraux et idéalistes se déroulent avec la régularité rectiligne et sans hiatus d'une ligne de chemin de fer ; or, l'existence humaine dans sa réalité et dans sa corporalité n'est pas telle, et à vouloir se conformer à ce modèle, l'homme gagne l'univers mais perd son âme, c'est-à-dire l'animation profonde de son corps, de son existence.

Les symboles, par contre, se meuvent comme la vie, en jouant librement, en surprenant, en jaillissant et en alternant du dedans au dehors, du dehors au dedans. Il s'agit de ponts, un pied dans chaque monde. De ce fait, les symboles nous apprennent ce que Jousse nomme le « bilatéralisme » ou « la démarche oscillante » : le passage du haut au bas, de la droite à la gauche, de l'avant à l'arrière mais aussi le « rythmisme », c'est-à-dire la répétition vivante qui s'oppose à la fuite indéfinie dans le nouveau propre au monde de l'extériorité futile. Apprendre à jouer entre les deux faces des symboles, c'est apprendre à naviguer sans heurts et sans peur entre les grands repères existentiels, à alterner hardiment l'humble et le sublime, le passé et l'avenir, l'intériorité et l'extériorité, le chaud et le froid, le dur et le mou, le compact et le joueur, le global et le

détail, le blanc et le coloré, l'identique et l'altérité. Pour qui sait jouer avec les symboles, les contraires deviennent tension fructueuse, les oppositions moments complémentaires de l'existence, les divergences éveils à vivre, le mystère ombreux promesse de lumière. Les tensions joueuses des symboles nous apprennent, selon la belle formule de Jousse, « à porter le monde en oscillant », au rythme sage et efficace de tout notre corps de paysan retrouvé.

Ainsi, symboliser, c'est incorporer le monde dans sa mouvance, sa vivante ambiguïté, tout ce qui en lui joue, oscille, alterne. Cette vie que notre tête voudrait voir et mener dans une trajectoire linéaire, le symbole, jouant dans notre corps, nous l'apprend ondulante et surgissante, comme les saisons, les marées, les vagues, le jour et la nuit, tous les grands rythmes alternants qui nous entourent et qui constituent le monde dont nous sommes, même si notre tête voudrait nous le faire oublier. Apprendre à vivre avec les symboles, c'est donc apprendre à participer humblement à toute la grande sagesse mouvante du cosmos qui, comme le dit Jousse, fait de notre corps un « conglomérat d'interactions ».

Moins philosophiquement, plus concrètement, la pratique des symboles nous met à l'abri des vues simplistes, élémentaires, même si elles sont complexes, « algébrosées ». Une vie animée par les symboles n'aura jamais cette platitude compacte et linéaire qui fait ressembler certaines existences humaines à des rubans de macadam ; en jouant notre vie sur les symboles, nous découvrons le plaisir de l'imprévisible, de l'inventé, du surgissement gracieux, du rêve incarné, du réel imaginé. Plus vitalemment encore, une existence inspirée par une vie symbolique riche et libre est à l'abri des ankylosés et des blocages existentiels, de cette stase du désir dont j'ai dit plus haut comment ils portaient en eux la pire des morts, la seule

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

réponse créatrice, le jaillissement du nouveau. Sans acceptation de cette dissolution, de cette vacuité, de cette disponibilité fluide au possible, le vivant ne peut que subir la loi de la répétition dans l'identique, c'est-à-dire fondamentalement la loi de la mort ou ce qui est pire de la non-vie. Le refus des régressions, des désintégrations, des dissolutions biopsychiques conduit à un néant existentiel dont aucune renaissance n'est à espérer. Le fils aîné ne connaîtra jamais le désir et la fête, qui veut garder sa vie bien structurée et bien compacte la perdra.

Chacun a en esprit des circonstances où l'abandon des certitudes assurées, des pensées puissantes, des comportements musclés et armés a été l'occasion, la chance de voir surgir ailleurs, autre, la vie, s'inventer autrement l'existence, surgir une alternative inespérée, inimaginable, impensable. Le nouveau dans la vie procède ainsi, non par progrès mais par mutation, par métamorphose, par mort et résurrection. Un individu se fait dans le désarroi de l'adolescence ; une œuvre prend forme dans une nébuleuse de l'esprit, une conversion existentielle s'opère dans l'obscurité d'une détresse, les heures les plus froides de la nuit précèdent l'aurore, une guérison survient après ce que les anciens médecins appelaient une crise salvatrice où s'aggravent et se désorganisent tous les symptômes, des existences se mettent en marche après des orages où s'affole la boussole du vivant.

Les hommes ont compris les chances de cette faiblesse acceptée, jouée, rejouée. Les plus sages la recherchent comme le moment privilégié où le renouvellement de leur vie se présentera à eux comme un cadeau. Ces voies de la faiblesse, de la pauvreté confiante, de l'attente humble ont été recherchées, reçues avec ferveur et reconnaissance par ceux qui ne voulaient pas mourir avant d'avoir vécu ; ainsi, le silence de la bouche et de la pensée, accepté, longuement supporté, sobrement dégusté est reçu

comme le don le plus précieux, celui qui nous rend à nous-mêmes.

Tout ce qui arrête la pensée en maintenant l'éveil donne une chance à l'intériorité désirante ; l'écoute de la musique qui nous émeut en imposant silence au discours et aux idées, les formes et les couleurs de l'art où le monde est rejoué, sans souci de prendre ou de comprendre, les paroles des poètes qui défient la pensée algébrique, le paradoxe qui décourage la fureur de rationaliser.

Plus profondes encore dans la voie de la faiblesse acceptée et rejouée sont les diverses formes de méditation, de retrait du tourbillon, de repos de tout l'être. Masud Khan use d'un terme évocateur pour désigner ces états où l'être accepte une sorte de répit existentiel, il les nomme les états de jachère. Une jachère est, on le sait, une terre parfaitement labourée, hersée, prête aux semailles mais maintenue au repos par la sagesse du paysan qui la garde pour des moissons futures. Le non-faire, l'attente confiante, la disponibilité sobre et calme qui ouvre la porte de l'intériorité désirante est bien à l'image de ces champs parfaitement tenus et prêts à l'ensemencement et à la moisson, mais qui sont laissés tels quels par confiance dans le temps qui passe et par respect pour la terre généreuse. Attendre quand on peut prendre, surseoir quand on pourrait faire, « rester en repos dans une chambre » sont des « coups de faiblesse » volontairement recherchés et acceptés pour donner au désir une chance de se déclarer le souverain d'une existence, de révéler sa souveraineté sur la vie et la mort.

Ces chances de la régression, de la dissolution, de la suspension de l'être ne sont pas seulement le fait de mystiques ou de sages en quête de vie plus authentique, plus profonde. Intuitivement et souvent sans le savoir, les hommes ont recherché ces expériences d'absence temporaire de l'être,

d'effacement ou de recul de l'histoire, simplement pour guérir leur mal, surtout leur mal d'exister.

Les électrochocs, les comas insuliniques, les cures de sommeil sont, sous couvert d'explications scientifiques et de techniques savamment codifiées, des expériences de dissolution, d'absence, de mort et de résurrection. Les méthodes traditionnelles des médecine-men ou des sorciers africains obtiennent le même effet d'effacement de la conscience par des drogues ou des déchaînements émotionnels. Dans son versant proprement biologique, la médecine utilise avec les techniques d'hibernation mises au point par Henri Laborit et son équipe, une régression, une mise en veilleuse de toutes les fonctions corporelles ; ainsi le corps peut lâcher ses défenses (fièvre, agitation, transpiration) qui dans la lutte contre le mal se révèlent parfois plus épuisantes que le mal lui-même, image biologique de nos angoisses plus nocives que toutes les nuisances bien réelles qui nous agressent.

Effacer la vie et la faire naître autrement sont les dénominateurs communs de bien des attitudes thérapeutiques qui ne reconnaissent pas toujours leur parenté avec les grandes mythologies de la mort et de la résurrection. Cet arrêt de la vie courante, ce gel de l'histoire, cette quasi-extinction de la flamme que représente une dépression peut à ce titre être reconnu comme un moyen que la vie, que le désir se donne pour faire entendre ses droits souverains quand il se trouve écrasé sous l'existence compacte. Aussi est-il important de ne pas se boucher les oreilles à cette protestation radicale, de ne pas gommer au plus vite cet épisode crucial de l'histoire d'un être ; d'entendre avec attention ce que cette grande douleur pétrifiée a à nous dire. Ce coup de faiblesse ne doit pas être assimilé à une maladie accidentelle et sans signification. Une telle déroute, une telle souffrance, un tel désarroi ne peuvent, ne doivent pas être

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

paradoxe de Winnicott, « être seul en présence d'un autre », on dira alors d'un « Autre ». On voit comment notre désir se reconnaissant dans la vie, la mort et la résurrection de Jésus, les symbolisant, les incorporant, les jouant dans notre propre corps, nous met en présence d'un autre. Autre « plus intime que mon intime ». La capacité à être seul en cette Présence, d'en éprouver un plaisir plénier, une extase quasi orgastique, une autorisation d'évidence, un bonheur d'exister sans nuage, une création et une réparation de son être dans l'instant, constitue pour certains êtres de désir l'expérience fondamentale de l'intériorité comme source intarissable et libérante de leur vie. « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi », écrit saint Paul. Sous l'effet de cette présence intérieure, brûlante et pressante, les enclavements sautent, les stases circulent, les bras morts s'animent, les crispations lâchent, le discours cède la place à la parole, les besoins sont subvertis en désir. La présence du ressuscité, jouée et rejouée dans le désir d'un être, peut manifester avec éclat les droits imprescriptibles de la vie mortelle mais éternelle.

En toute manière, cette présence profonde à soi-même comme émergence actuelle et gratuite, qu'elle soit rapportée ou non à une autre présence, fonde me semble-t-il tout le sérieux existentiel, le véritable centrage d'un être. Elle explique que l'expérience dépressive puisse être à l'origine d'une existence enfin véridique, libérée des viscosités périphériques, des falsifications protectrices.

VII - CES COUPS DE FAIBLESSE OÙ LE DÉSIR PREND LE POUVOIR SONT DES CHANCES À NE PAS MANQUER

Ainsi trouver ou retrouver la foi, c'est-à-dire la vie animée, œuvrée par le désir souverain, demande que soient faites les expériences fondamentales et dénudantes du plaisir et de la peine ; que nous ayons ressenti que nous étions autorisés à exister comme désir, que les crispations et les blocages se soient désenclavés ; que nous ayons appris à jouer notre vie sur des symboles, à laisser jouer en nous le chant du monde, à le rejouer à chaque instant à notre manière ; qu'enfin, nous ayons conquis notre intériorité souveraine, réparatrice, créatrice, capable de solitude et de sollicitude, d'altérité et d'altération, d'une mise en présence véridique de nous-même et parfois d'une autre Présence.

Je voudrais, revenant à un réel humble et concret, faire remarquer que la base ou la clef de voûte de tout cela, c'est la nudité enfantine que donnent le plaisir ou la peine. On a dit que l'on ne changeait que par un grand amour ou une grande souffrance. La volupté et la douleur radicale rendent en effet l'être à lui-même, le renvoient à sa réalité vérace, à sa compositivité vive, à sa simplicité sans phrase, à sa situation véridique. Hors de cette restitution et de ce renvoi, tout projet, toute tentative de changement, d'approfondissement, de réalisation existentielle ne peuvent être que des simagrées de salon ou des contorsions avantageuses pour le miroir social. Sans l'amour de soi, auquel renvoient le plaisir et la peine, il ne reste plus que les singeries de l'amour-propre, c'est-à-dire rien.

Ainsi, la foi trouvée ou retrouvée passe-t-elle obligatoirement par la porte étroite d'une mise à nu de l'être dans la peine ou la volupté. On sait assez qu'un amour vivement mené et ardemment pratiqué change son homme. On oublie souvent par contre quelle occasion de renaître dans la foi, représente un mal pris en peine et tout particulièrement cette souffrance glacée de tout l'être qui constitue une dépression. Ce

peut être l'occasion d'un retournement, d'une redistribution des investissements, d'un centrage, à condition qu'on ne vole pas sa peine à celui qui se la donne. Les chances de la dépression sont bien là, dans un renouveau de l'être, enfin capable de se laisser profondément animer par son désir.

Encore faut-il qu'on ne propose pas au déprimé comme issue obligée ou souhaitable de revenir « comme avant » ou de « prendre le dessus » ! Toute cette peine pour rien ?! Non, puisse-t-il prendre le dessous, se refaire par le dedans, sortir de sa dépression fort et faible, nu et beau comme un enfant, un oiseau, un lys des champs.

Cette nouvelle naissance par la mort est délicate et tragique comme toute naissance. Celui qui renaît, on pourrait dire ressuscite, après une dépression, doit être entouré de calme, de paix, de silence, de solitude ; il est comme un enfant, respectons ses jeux et ses rêves ; il est en retrouvailles avec lui-même, il fait connaissance pour la première fois peut-être avec sa vérité, respectons cette lune de miel avec lui-même. Il découvre après Montaigne que « de tous les maux, le pire est le mépris de son être » ; laissons-le se réjouir en paix du respect retrouvé pour la vérité de son désir ; il connaît après Winnicott le plaisir grave et doux d'être « seul en présence de quelqu'un » ou de Quelqu'un ; ne le distrayons pas de nos verbiages et de nos fébrilités, ne lui volons pas cette solitude durement conquise mais encore fragile, cette souveraineté chèrement payée mais encore vacillante, cette intériorité toujours précaire. Pâques n'est pas la Pentecôte. Au sortir de la mort dépressive, comme le Christ au sortir du tombeau, l'être est lumineux mais évanescent, étonnamment vivant et présent mais encore démuné de cette puissance sans réplique qui, à la Pentecôte, lancera les disciples sur les routes du monde. J'en viens à penser qu'après une grande peine, comme au début d'un grand amour il faudrait que les

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

audacieuse et imaginative l'argent qu'il avait reçu. Ainsi nous acceptons d'être en dette les uns envers les autres, de ne jamais la payer, de la rejouer un peu follement comme on le fait d'un cadeau qu'on ne veut pas consacrer à un usage banal ou trivial. Nos dettes d'amour ne sont pas réglées par l'adéquation des termes de l'échange mais réinvesties dans quelque chose de plus libre, de plus inventif, de plus joueur, de plus gai, de plus chaud, de plus vif, de plus beau, de plus gratuit, de plus gracieux.

Bien plus, le jeu du désir nous apprend comme il est doux d'être en dette, comme il est bon de recevoir sans contrepartie ni contrat. Alors, loin de payer, d'acquitter, de nous mettre en règle avec le donateur, nous demandons encore et plus, inlassablement nous sollicitons, nous acceptons et nous nous réjouissons que nos dettes deviennent criantes, chantantes, dansantes. Plus la dette est grande, plus elle est vivement reconnue, plus nous la jouons largement, follement, gracieusement pour notre plus grand plaisir et pour la plus grande gloire du Donateur.

Le régime du désir est celui du don simplement reçu, de la dette courageusement reconnue, jamais platement payée, toujours audacieusement jouée, non selon une « règle du jeu » imposée par le donateur (s'agirait-il alors de jeu ?) mais sur quelques images bien à soi, simples et éclatantes, humbles et lumineuses, porteuses de gratuité et de beauté : de grâce.

Chacun pour vivre a les siennes. Pour moi, aujourd'hui, je vois un enfant, une fleur des champs, un oiseau, un homme fatigué qui marche vers son père, la lumière dorée d'un matin de printemps jouant sur les pierres blanches et jusque dans la profondeur ombreuse d'un tombeau étonnamment vide, un ressuscité du matin, déjà rendu en Galilée, toujours ailleurs, toujours autre, absent et présent, mystérieux et évident, à jamais.

Le reste, c'est-à-dire tout ce qu'on écrit dans les livres, n'est que commentaires pour apprivoiser la peine et le plaisir, la peur

et l'espérance, pour apprendre à se taire devant les splendeurs de la vie et l'obscurité de la mort.

Table des matières

CHAPITRE I

L'adhésion confiante et lucide à la vie est une « foi »

CHAPITRE II

Quelques figures pour laisser entrevoir que cette « foi » sauve quand elle est là et perd quand elle s'absente

CHAPITRE III

La libre circulation du désir, l'acceptation confiante d'un certain parcours, c'est ce que j'entends par « foi »

CHAPITRE IV

La « foi » dont je veux parler est un flux qui a ses bras morts

CHAPITRE V

Comment le désir s'y prend pour forcer les barrages ou la foi retrouvée ou la fin d'une désillusion

CHAPITRE VI

Propositions pour une éthique sans morale

Achevé d'imprimer par XXXXXX,
en XXXXX 2015
N° d'imprimeur :

Dépôt légal : XXXXXXXX 2015

Imprimé en France